

IN MEMORIAM

A SON BIENFAITEUR

LE DOCTEUR LÉO TESTUT

Commandeur de la Légion d'Honneur,

Décoré de la Médaille Militaire,

Associé national de l'Académie de Médecine,

Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Lyon,

Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts
pour les Monuments historiques

(1849-1925)

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

PÉRIGUEUX

Imprimerie Rives, 14, rue Antoine-Gadaud.

1925



Docteur LÉO TESTUT
(22 Mars 1849 — 16 Janvier 1925)

73 tut

IN MEMORIAM

A SON BIENFAITEUR

LE DOCTEUR LÉO TESTUT

Commandeur de la Légion d'Honneur,
Décoré de la Médaille Militaire,
Associé national de l'Académie de Médecine,
Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Lyon,
Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts
pour les Monuments historiques

(1849-1925)

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD



MZ286
NF50048

PÉRIGUEUX

Imprimerie RIBES, 14, rue Antoine-Gadaud.

—
1925

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

E.P.
Hz 286
C

LE DOCTEUR TESTUT

ANATOMISTE

Le 16 janvier 1925, à onze heures du soir, Testut est mort à Bordeaux, frappé en pleine vigueur physique et intellectuelle. Sa vieillesse n'a connu ni les infirmités douloureuses, ni la lassitude des ans. La mort l'a arraché à sa table de travail et ses dernières minutes furent l'image de sa vie tout entière : vie de labeur inlassable, vie de travail appliqué au but le plus noble : savoir et enseigner.

Parler de Testut anatomiste, c'est parler au nom de milliers de médecins français et étrangers pour lesquels Testut était, de tous les savants, le plus célèbre et le plus apprécié aussi. Ceux qui l'ont connu ne perdront jamais son souvenir, tant sa silhouette, sa physionomie et sa façon de s'exprimer étaient caractéristiques.

C'est à son cours que j'aime le retrouver alors que j'étais jeune étudiant. L'amphithéâtre est comble bien avant l'heure : les étudiants se pressent en foule pour avoir une place et leur jeunesse explose en rires, en appels. La porte s'ouvre. Un grand silence. Testut entre, salué par les applaudissements unanimes. Il apparaît, le torse droit, cambré dans la redingote bleue familière, la tête haute, l'attitude sévère et froide, semblable à un chef qui va passer la revue de ses troupes. Son regard parcourt les rangs; mais, bientôt, dès les premières paroles, il s'éclaire de la joie intérieure du savant qui trouve dans la leçon la grande joie d'apprendre aux futurs médecins la base de la Médecine qui y puise la récompense la plus douce d'une rude journée de labeur. Il commence. Le plan est exposé, puis le voyage dans le corps humain accomplit un itinéraire précis, itinéraire que les

voyageurs suivent avec le plus grand intérêt, avec confiance, car ils sont conduits par un guide qui ne s'égare jamais. Le schéma accompagne la parole; il illustre la description qui se développe avec la rigueur d'un plan d'architecte ou d'une démonstration géométrique. Dès le début, l'organe à décrire devient un personnage important; sa silhouette est indiquée, il prend ses valeurs et semble le héros d'une action où tout se rapporte à lui. Les organes voisins avec lesquels il entre en relation deviennent les personnages de second plan sur cette scène de l'Anatomie où tout concourt à tracer les caractères morphologiques de l'organe envisagé. Cette leçon vit de la passion du Maître; la parole claire, que l'accent natal rend souvent plus vibrante, fixe d'une manière implacable dans la mémoire de l'étudiant l'aspect et la configuration, détails dont celui-ci verra l'utilité le lendemain au lit des malades et sur la table d'opération. Parfois le cours s'élève au-delà du sujet lui-même. Testut profite d'un détail, en apparence insignifiant, pour ouvrir les portes de l'Anatomie comparée ou de l'Embryologie afin de vaincre une difficulté, afin de faire saisir en quelques mots les relations qui unissent l'Anatomie de l'homme aux sciences biologiques. Cette parenthèse n'est jamais de la littérature : c'est toujours un aspect de la science qu'elle a fait entrevoir. Cet enseignement oral qui paraissait si simple était un enseignement supérieur.

Après les applaudissements qui saluaient la péroration, Testut encore vibrant du cours où il s'était donné tout entier gagnait le laboratoire, où sous sa direction se préparaient et s'accumulaient les matériaux qui constituent aujourd'hui notre Musée et qui servaient de base aux illustrations de son Traité. Exigeant, ne permettant aucune infraction à la conscience scientifique, esclave d'une personnalité puissante mais sans souplesse apparente, toute d'un bloc, Testut commandait et dirigeait en donnant à chacun de ses élèves son esprit d'ordre et sa ponctualité dans la sériation des travaux. La journée finie, Testut quittait le laboratoire et regagnait son modeste appartement. De ses fenêtres, il découvrait les ogives noires de la cathédrale de Lyon. Cet horizon sévère,

mais grandiose, avait le caractère des horizons de sa pensée. Auprès d'une compagne qu'il épousa jeune et qui fut la femme la plus aimante et l'associée la plus précieuse, Testut assis devant sa table de travail jusqu'à une heure prolongée de la nuit, passait aux cribles de sa critique tous les travaux d'anatomie qui paraissaient et rédigeait ses ouvrages. Sa joie la plus profonde était la joie du foyer. Cette joie, hélas ! fut éphémère : il y a quelques vingt-cinq ans, Testut perdait, emportée par une maladie foudroyante, celle qui avait été le réconfort et le sourire de sa jeunesse. Désormais seul, complètement seul, et volontairement seul, Testut continua à travailler sans relâche l'anatomie et à écrire les traités qui rendirent son nom glorieux à travers le monde, et, avec lui, celui de la science française. Etranger à toute rêverie, à toute distraction mondaine qui aurait pu être une distraction à son travail, il aima toute sa vie l'Anatomie pour elle-même, l'Anatomie pure, comme il disait. Il l'aima jalousement, avec avarice, avec passion, la trouvant aimable, la trouvant belle. N'avait-il pas raison ? Est-il un plus beau roman que le livre de la constitution humaine ? Est-il une épopée plus grandiose que la description du corps humain ? La recherche des origines de l'homme, problème auquel elle conduit, n'est-elle pas toujours la question suprême ?

J'eus le bonheur d'être son élève fidèle, d'être, si j'ose dire, le témoin et le fils de ses pensées alors qu'il était en pleine gloire, et j'ai pu comprendre, pendant les nombreuses années passées auprès de lui, quelle volonté implacable dirigea mon Maître dans l'accomplissement d'une tâche pour ainsi dire unique. Dans nos conversations familières, il aimait à décrire la grande route droite de sa vie. Il racontait son enfance studieuse, auprès d'un père travailleur et d'une mère pleine de finesse. Il rappelait avec une certaine vanité qu'au séminaire de Bergerac et au lycée de Bordeaux, il remportait chaque année le prix d'excellence ; puis il disait avec émotion comment, devenu étudiant en médecine, il gagna rapidement ses galons d'interne. comment, pendant deux ans, il accourut à l'appel aux armes de la France envahie (1870-1871), et comment sa bouffonnière s'orna de la

médaille militaire, décoration dont il était à juste titre très fier. Testut, dont les ressources étaient modestes, hésita pendant ses années d'étude entre la carrière clinique et le laboratoire. Préparateur de clinique chirurgicale (1871), aide d'anatomie (1873), préparateur de clinique obstétricale (1874), il semble marcher dans une voie où le succès est assuré et la clientèle certaine. Cependant il se détourne de cette route. Préparateur de physiologie (1875-1877), la science pure l'attire : il sait que celle-ci est comme une religion, qu'elle demande des adeptes fervents et capables de sacrifices. Il est prêt à les accepter. Abandonnant la carrière clinique, il remplit les fonctions de chef de travaux d'anatomie (1878), prépare l'agrégation qu'il conquiert en 1880. Il enseigne à Bordeaux jusqu'en 1884, sous la direction de son maître Bouchard. Après avoir occupé pendant deux ans la chaire d'anatomie de Lille, Lyon lui confie la même chaire qu'il occupe pendant trente-trois ans (1886-1919). Il arrive à Lyon déjà célèbre. Epris des doctrines évolutionnistes qui animèrent les Naturalistes du XIX^e siècle, disciple de l'école de Broca, rompu aux disciplines du laboratoire, Testut apporte à l'étude de la Morphologie humaine des connaissances générales et un esprit que l'Anatomie médicale avait jusqu'alors presque totalement ignorés. Les tendances de sa philosophie scientifique, les caractères de sa réflexion, les qualités de son esprit d'observation et de son jugement sont exprimés dans le premier ouvrage important qu'il fait paraître en 1884 : « *Les Anomalies musculaires expliquées par l'Anatomie comparée, leur importance en Anthropologie* ». Dans cet ouvrage préfacé par Mathias Duval, Testut développe cette idée qu'en dehors de la Médecine et de la Chirurgie, qu'en dehors même des sciences biologiques, l'étude de la constitution anatomique de l'homme a un but à atteindre : « établir les analogies qui rapprochent l'homme des espèces voisines, les dissemblances qui l'en séparent ». C'est elle qui doit apprendre, suivant une expression de de Blainville, ce que l'homme est et ce qu'il n'est pas, et finalement lui assigner dans la série des êtres vivants la place qu'il mérite. Aussi, pour atteindre ce but, pour résoudre un pareil

problème, faut-il faire appel à l'Anatomie comparée : « Celle-ci, dit Bischoff, nous donne une clé qui nous fait mieux comprendre certaines dispositions du corps humain, en nous montrant ces mêmes dispositions que les animaux, soit sous un aspect plus simple, soit à un état plus avancé du développement ». Testut examina plus de six cents sujets disséqués par lui ou ses élèves en même temps qu'il avait la bonne fortune de disséquer un grand nombre de mammifères, soit dans les salles du Muséum d'histoire naturelle de Paris, où l'encouragèrent Quatrefages, Pouchet et Hamy. Après avoir décrit de façon analytique les anomalies musculaires du tronc, du cou, de la tête, de la nuque et des gouttières vertébrales, enfin celles des membres, Testut aborde leur étude générale et il démontre, grâce à l'intérêt de ses observations, modèles de clarté, grâce à ses déductions qui, pour l'époque, semblaient être à l'avant-garde de la science, que suivant l'assertion ancienne de Vicq-d'Azir, « l'étude de la Myologie n'est pas aussi ingrate que plusieurs l'ont avancé ».

Il apporte une classification logique et claire dans les anomalies musculaires : 1° dans leur forme; 2° dans leur constitution, soit qu'il s'agisse d'un dédoublement du muscle, de la fusion de plusieurs chefs, de l'apparition de faisceaux nouveaux, de la constatation de faisceaux perdus, de phénomènes de renversement ou d'inversion musculaire, etc...; 3° des anomalies de rapports avec les muscles voisins : tel muscle uni d'ordinaire avec un autre peut s'en séparer, ou, au contraire, tel muscle, séparé d'un autre, peut se fusionner à lui; 4° anomalies des insertions : insertions surajoutées; insertions diminuées ou augmentées; insertions dépassées; insertions supprimées. Complétant ses observations sur la fréquence des Anomalies, sur les influences individuelles et régionales, sur l'hérédité, il étudie les variations du système musculaire suivant les races, disséquant de façon complète six sujets nègres qui, avec ses remarques d'Anatomie comparée, lui permettent d'écrire un chapitre philosophique intitulé : « De la valeur des anomalies musculaires en Anthropologie; évolution et atavisme ». Partisan de la théorie de l'*Unité de Plan* dans la nature vivante, théorie aussi bril-

lante que féconde, découlant comme un corollaire de l'observation des analogies substituée à l'observation des différences, il se déclare disciple convaincu de I. Geoffroy Saint-Hilaire et il admet que cette apparition d'anomalies musculaires est rendue explicable par l'atavisme tel que le définit Dally, c'est-à-dire « la reproduction dans un groupe d'individus de caractères anatomo-physiologiques positifs ou négatifs, que n'offraient point leurs parents immédiats, mais qu'avaient offerts leurs ancêtres directs ou collatéraux ». L'Anatomie, dit Testut à la fin de cet ouvrage qui est capital pour comprendre son esprit scientifique, l'Anatomie est une science essentiellement élevée par sa nature et ses enseignements : chaque salle de dissection devient un temple au frontispice duquel devait être gravé le « gnôti seauton » de la philosophie antique; et en effet, bien mieux que l'histoire dont le champ est singulièrement restreint, bien mieux que les raisonnements d'une métaphysique dont le règne est heureusement près de s'éteindre au grand profit des sciences naturelles, bien mieux que les traditions ou les mythes des poètes, l'Anatomie nous fait connaître l'homme en nous indiquant ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il sera un jour peut-être, car je suis de ceux qui croient à une évolution permanente des espèces dans la nature, de l'espèce humaine comme les autres ». Jusqu'à la mort Testut resta fidèle à cette doctrine.

Dès son arrivée à Lyon, Testut se mit à l'œuvre pour édifier son immortel *Traité d'Anatomie*. A l'apparition de la première édition, le succès fut immense. Le succès des traités antérieurs disparut de façon absolue. C'est la première fois qu'un tel ouvrage, qui n'est pourtant qu'un livre élémentaire, résumé, d'une façon aussi complète que possible, l'état de la science anatomique et l'interprète scientifiquement; et cependant, jamais l'auteur ne s'attarde aux spéculations quelques captivantes qu'elles soient de l'Anatomie philosophique. Il n'oublie pas qu'il écrit un livre utile destiné à l'étudiant. Jamais une telle richesse de schémas, de dessins originaux d'après nature, n'a éclairé un texte; jamais livre ne fut conçu avec une telle clarté, un tel ordre, un tel

équilibre. Il fallait la puissance de travail de Testut, son amour exclusif pour la science qu'il enseignait pour arriver à dépouiller les travaux qui paraissaient chaque jour, à les contrôler au laboratoire, à élaguer tout ce qui n'est qu'hypothèses ou faits encore incertains; il fallait aussi son don merveilleux d'éducateur pour pouvoir édifier un tel monument qui conserve pendant plus de quatre mille pages la même tenue de style et les mêmes qualités de présentation. Collaborant à ses recherches et à ses efforts, j'ai été le témoin de son labeur obstiné et de ses qualités professorales inimitables. Analyser tout ce qu'il y a de personnel dans cet ouvrage est impossible; recherches des élèves, recherches du Maître sont confondues dans un seul but : instruire l'étudiant. Dans sa sécheresse et dans l'aridité de sa précision volontaire, le style de Testut fixe les descriptions anatomiques comme le burin trace dans le cuivre les contours d'une eau forte. OEuvre d'un grand savant et d'un maître ouvrier du livre, ce monument a instruit des milliers de médecins français et étrangers et c'est grâce à lui que de nos jours l'Anatomie française a connu la gloire. Mais cet ouvrage ne suffisait pas à satisfaire son activité : avec la collaboration infiniment précieuse et très documentée de notre ami Jacob, il édifiait un traité d'Anatomie topographique qui, lui aussi, connut et connaît toujours le plus légitime et le plus grand succès. Soucieux toujours de donner à l'étudiant des outils de travail parfaits, il créa et dirigea une bibliothèque médicale qui augmenta encore si possible la gloire du Maître.

C'est ainsi que travaillant sans cesse dans le cadre de la Faculté de Lyon, Testut a donné toute sa vie à l'Anatomie et à l'enseignement. La grande guerre arriva. Testut, dont l'existence scientifique fut encadrée par les deux grandes épopées militaires de notre histoire, 1870-1914, par la défaite et par la victoire, mit au service des blessés ses connaissances anatomiques et son dévouement. La cravate de commandeur de la Légion d'honneur fut la récompense de son patriotisme éclairé. Les nations étrangères avaient honoré le savant en lui décernant les décorations qu'il était fier de montrer comme les gages du succès de ses ouvrages. En

1919, l'heure de la retraite sonna pour lui; il abandonna, non sans regret, sa chaire d'Anatomie. Il se retira dans son pays natal, dans ce petit village du Périgord dont il raconta l'histoire. Il aurait pu y vivre une existence faite de rêverie et de contemplation. Devant un paysage calme, auprès des rivières qui courent entre les falaises de rochers gris, non loin des abris où vécut aux temps lointains une race de chasseurs et de pêcheurs qui y trouvèrent la nourriture abondante et des abris protecteurs, à côté de ces grottes où l'homme, libéré peut-être pour la première fois de l'angoisse et de l'incertitude du lendemain, a fait surgir les premières formes de l'art et a fait pressentir les destinées de l'intelligence humaine, Testut aurait pu jouir sur ce sol sacré d'un repos bien mérité. Il ne le voulut pas. D'autres diront ici ce que fut Testut anthropologiste et Testut historien, mais ils diront comme moi, que l'homme a apporté dans tous ses travaux son même souci de précision et de clarté et son même désir d'accumuler sans cesse des matériaux devant servir à l'histoire de l'homme. Testut, comme tous ceux qui ne se dispersent pas, fut un constructeur. Il fut un Maître et un éducateur incomparable. Il fut un grand savant.

A. LATARJET,

*Professeur à la Faculté de médecine de Lyon,
Membre correspondant de l'Académie de
Médecine.*

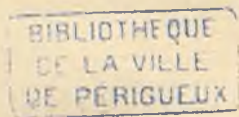
LE DOCTEUR LÉO TESTUT

PÉRIGOURDIN ET HISTORIEN

Né à Saint-Avit-Sénieur et mort à Caudéran, près de Bordeaux, le D^r Testut n'était pas de Beaumont-du-Périgord. Mais il est venu à Beaumont à l'âge de trois ans et il a toujours considéré cette localité comme son pays et lui a donné tout son cœur. C'est dans son cimetière qu'il a voulu reposer près des siens. Par le choix qu'il a fait de la *Société Historique et Archéologique* pour sa légataire universelle, il a montré combien il l'aimait et tenait à se survivre en elle. La *Société*, profondément reconnaissante, a voulu rendre à son insigne bienfaiteur un hommage spécial. Ma qualité d'ancien doyen de Beaumont m'a valu la très honorable mission de montrer le périgourdin et l'historien que fut notre éminent et regretté collègue. Je parlerai de lui avec la sympathie qui nous unissait, mais aussi avec vérité. Dans quelques lettres qu'il m'a adressées, et que je garde précieusement, M. le D^r Testut ramenait à deux les qualités de l'historien : être de bonne foi et tout dire. C'est ce que je vais essayer de faire, certain de lui donner de la sorte la seule louange qu'il agrée.

*
* *

La famille Testut est du Périgord. Jean Testut, père du docteur, né à La Bouquerie en 1809, travaillait aux forges de la vallée de la Couze. Ces forges, très anciennes, avaient été créées au lieu dit *La Mouline* par la famille de Laulanié de Sainte-Croix. Elles ont subsisté jusque vers 1850, époque où toutes nos forges au bois du Périgord ont succombé sous



la victorieuse concurrence des hauts-fourneaux chauffés à la houille. Jean Testut, intelligent, sérieux, se vit bientôt confier les importantes fonctions de contre-maître. Il épousa la fille d'une modeste mais très honorable famille terrienne de Saint-Avit-Sénieur, M^{lle} Marie Deynat. C'est pourquoi le futur D^r Testut est né à Saint-Avit le 22 mars 1849 et baptisé le jour même dans la vaste église collégiale par le légendaire curé Roussille. Il fut l'unique enfant de la famille. La mère, de santé précaire, mourut jeune. Le père se remaria pour donner une seconde mère à son fils.

Après l'extinction des forges de la vallée de la Couze, la famille Testut vint s'établir à Beaumont, rue du Pourtanel, près du cimetière, et y ouvrit un modeste commerce de quincaillerie de ménage. Les anciens, avant la guerre de 1914, se souvenaient de ce couple particulièrement sympathique qui concentrait sur le jeune Léo tous ses soucis et tous ses espoirs.

Le vicaire de Beaumont était alors M. Bartet. Ce dernier se prit d'affection pour le jeune Léo et, non content de lui faire le catéchisme, il voulut être aussi son maître de latin. Quelle joie aurait été la sienne s'il avait pu voir un jour son élève monter comme lui à l'autel ! Dans ce but, à la grande satisfaction des parents, il présenta Léo au petit séminaire de Bergerac pour la classe de cinquième. C'était en 1862. Cette même année arrivait au séminaire, venant de l'Ecole des Carmes de Paris, un jeune professeur dont le souvenir est resté très vivant chez tous ceux qui l'ont approché. Sous un air très doux et une voix qui avait peine à se faire entendre, M. l'abbé Bersange avait une volonté forte qui s'imposait à ses élèves et les fixait dans le bien. Quelle fortune pour un adolescent de trouver un vrai maître !

Léo, aussi appliqué qu'intelligent, bénéficia plus que personne de l'excellent enseignement. Il n'oublia jamais le bienfait reçu. Devenu savant renommé et professeur illustre, il rendait visite chaque année à son ancien maître et lui faisait hommages de tous ses livres. Plusieurs de ses condisciples sont parvenus aux situations les plus honorables dans

le clergé diocésain et même dans l'Eglise de France. Au témoignage de ses contemporains, Léo était un excellent camarade, loyal, serviable, plein d'entrain. Cependant il ne faisait doute pour personne qu'il ne serait pas prêtre un jour. Sa personnalité, déjà fortement accusée, supportait mal les échecs. C'en était un pour lui quand, dans la composition hebdomadaire il n'avait pas la première place. En un mot, il était quelqu'un et ne l'ignorait pas.

*
* *

En ces temps déjà lointains, bien qu'ils ne remontent guère plus qu'à un demi-siècle, il n'y avait qu'un baccalauréat couronnant à la fois la rhétorique et la philosophie. Léo Testut alla faire sa philosophie à Sarlat, dans le vieux Séminaire édifié par les évêques de Salignac-Fénelon et qui revivait avec tant d'éclat comme collège sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Le court passage dans cet établissement laissa peu de trace dans son esprit. Peut-être se trouva-t-il plus dépaysé dans ce milieu qui était moins le sien que celui du petit Séminaire.

Reçu bachelier à la fin de l'année scolaire, il alla à Bordeaux, en octobre, pour commencer ses études médicales. Il logea au n° 33 de la rue Bouffard, chez M^{me} Clissey, dont plus tard il épousera la fille.

La guerre de 1870 survenant, il voulut prendre sa part de la défense de la patrie et fut mobilisé comme aide-major. Il fit campagne avec le régiment des Mobiles de la Dordogne qui connut à Coulmiers un instant de gloire, hélas ! bien fugitif. Léo Testut était avec ses amis d'enfance et camarades de jeu à Beaumont, MM. Valette et Justin Combes. Un bergeracois, le D^r Barraud, lui donnait l'exemple du courage et du dévouement. Ensemble ils assistèrent, le 2 décembre, à la bataille de Loigny et eurent l'honneur de panser le général de Souis, un héros et un saint, après la nuit passée sous la neige à l'endroit même où il était tombé. Des deux périgourdins qui furent alors si bons pour lui, le général parlera toujours avec émotion et reconnaissance.

La campagne terminée, le jeune major revint à ses chères études, la poitrine ornée de la croix des braves. Plus tard, le Gouvernement, se souvenant toujours de la bravoure du mobile, le décorera de la médaille militaire. Pour pouvoir porter cette dernière décoration, à ses yeux la plus glorieuse, M. Testut rendra la Légion d'honneur. Il la reçut, il est vrai, dans la suite, au titre civil et mourut commandeur de l'Ordre.

Les années s'écoulaient dans un labeur acharné. Léo Testut conquiert le doctorat et l'agrégation et, en 1881, nous le trouvons professeur agrégé, chef des travaux anatomiques à la Faculté de médecine de Bordeaux. D'abord professeur suppléant à Bordeaux, il fut titulaire à Lille, d'où il vint en la même qualité à Lyon. C'est là qu'il a donné toute sa mesure, s'imposant à l'attention du monde savant par son enseignement oral et par ses livres devenus classiques.

En 1881 — jeudi 1^{er} septembre — il fut élu membre titulaire de la *Société Historique et Archéologique* du Périgord. Ses parrains furent le D^r Galy, président, et M. Villepelet, secrétaire. Dix-sept membres étaient présents. Quatre seulement sont toujours de ce monde et bien ardents sont nos vœux pour les y garder très longtemps encore : ce sont le marquis de Fayolle, le chanoine Deschamps, le vicomte de Lestrade et M. Féaux.

La première collaboration de M. Testut au Bulletin de la *Société* est un article inséré dans le numéro d'août 1889. Il l'écrivit à la prière de M. Hardy sur le squelette quaternaire de Chancelade. Il faut attendre encore une quinzaine d'années pour voir M. Testut donner au Bulletin une collaboration régulière et faire de la *Société* sa seconde famille. Alors il a perdu tous les siens : son père, sa belle-mère, sa femme. La joie d'être père lui ayant été refusée, il est maintenant seul au monde. La solitude lui est très dure. C'est pour la tromper que le savant devient historien. D'ailleurs son passé d'anatomiste l'a admirablement préparé pour le caractère anecdotique qu'il veut donner à son histoire. Ce ne seront pas les vues larges et les vastes horizons d'un Sorel ou d'un Vandal, mais plutôt la précision détaillée d'un Lenôtre.

Ce projet d'écrire l'histoire de Beaumont était fort ancien dans la pensée de M. Testut. Il le réservait pour l'époque où, suivant son expression, « la loi inexorable des retraites lui aurait ôté sa chaire et son laboratoire ». Il pourrait ainsi satisfaire son besoin d'activité qui semblait croître avec les ans en élevant un monument durable à son pays natal.

L'œuvre historique de M. Testut comprend six volumes imprimés, sans compter de nombreux inédits et articles divers publiés dans le Bulletin de la *Société*.

Deux volumes sont consacrés à raconter l'histoire de la bastide de Beaumont fondée en 1272 par Lucas de Thaney, sénéchal de Guyenne, province qu'il gouvernait au nom du roi d'Angleterre, Edouard I^{er}. Deux autres volumes sont le récit détaillé de la Révolution à Beaumont et les communes qui l'avoisinent. Un cinquième a trait à la vie communale dans la petite ville au cours du xviii^e siècle. La lutte était incessante et parfois fort vive entre le maire élu par les habitants et le seigneur représentant du roi. Le sixième volume est l'histoire de *La Société populaire des Amis de la Constitution* et de son rôle à Beaumont.

Les deux volumes sur la bastide sont très remarquables. Après des généralités sur les bastides, spécialement sur les vingt-cinq dont les Anglais dotèrent le Périgord afin d'en mieux assurer l'occupation et la défense, l'auteur montre le seigneur de Biron, l'abbé de Cadouin et le prieur de Saint-Avit-Sénieur donnant conjointement l'emplacement de la future bastide. Avec une complaisance visible il en décrit le plan, les places, les rues, les fortifications, les coutumes. Deux cents pages sont consacrées à l'église paroissiale, admirable spécimen de l'architecture anglaise en Guyenne à la fin du xiii^e siècle, à la fois forteresse et lieu de culte. Cette monographie de l'église fait grand honneur à M. Testut. Il en est de même du chapitre réservé aux vieilles maisons nobles, bourgeoises et roturières.

L'historien projette une singulière lumière sur les vicissitudes de la Bastide depuis 1272 jusqu'à 1789.

Les Anglais ont-ils édifié Beaumont de toutes pièces ou bien sur l'emplacement utilisé par eux y avait-il déjà quel-

que chose ? Il y avait quelque chose, pense M. Testut, et il invoque à l'appui de son opinion la chapelle de Saint-Jean-Baptiste qui, dans l'église actuelle, est visiblement plus ancienne que le reste de l'édifice. S'il y avait lieu de culte, il y avait donc aussi agglomération. Il montre la répercussion à Beaumont de la guerre de Cent Ans, des guerres de Religion, de l'insurrection des Croquants. Entré dans le domaine royal avec Henri IV, Beaumont est racheté par ses habitants en 1605. Ce fut de courte durée. Il appartint successivement aux ducs de Bouillon, au président d'Augeard, du Parlement de Guyenne, et aux seigneurs de Lusiès, qui le possédèrent jusqu'à la Révolution.

Au XVIII^e siècle, la « douceur de vivre » qui régnait partout en France existait aussi à Beaumont. La petite ville avait son collège de prêtres, ses médecins et apothicaires, son couvent des *Dames de la Foi* et ses régents pour instruire la jeunesse, son hôpital, sa maladrerie et son cimetière. On y était heureux quand soudain, comme l'orage dans un ciel serein, éclata la Révolution. M. Testut raconte avec beaucoup d'humour comment, visitant la mairie, il découvrit dans les combles les documents relatifs à la Révolution à Beaumont. Le temps, l'humidité, les rats avaient déjà fait en partie œuvre de destruction. Encore quelques années et il aurait été impossible d'écrire l'histoire de la Révolution à Beaumont. Cela aurait été bien regrettable : c'est par des monographies locales que se prépare la grande histoire de la Révolution qui est toujours à écrire.

L'auteur, dans la *Bastide*, n'était pas sorti de l'enceinte. Dans la *Révolution* il promène son lecteur à travers le canton. Il montre le peuple élisant les municipalités et choisissant parfois ses curés pour maires. La Constituante, la Législative, la Convention, le Directoire ont leurs contre-coups à Beaumont. La vie y est souvent troublée. Beaumont a sa grande peur (fin juillet 1789), sa fête de la Fédération célébrée au Castelot (14 juillet 1790), ses fêtes civiques. L'église est desservie par les prêtres assermentés. L'évêque constitutionnel Pontard a beau la visiter et lui donner pour curé un enfant de Beaumont, Lacoste, malheureux jeune homme de

19 ans. Elle se vide de plus en plus. Il vient même un jour où le peuple n'en connaît pas le chemin. Tout cela est très triste. Quand par hasard faiblit le zèle pour la Révolution, le club local des *Amis de la Constitution*, composé de violents, est là pour le réchauffer. C'est l'époque où dans la petite ville, aussi bien qu'à Paris, fleurissent successivement le culte de la Raison, celui de l'Etre Suprême, la Théophilantropie et le culte Décadaire. Mais déjà le Concordat est proche et, avant qu'elle ne soit officiellement rouverte, la vieille église est envahie. L'abbé Pouzargue, bien maltraité pour son refus de serment, rentre d'exil. Il reprend sa cure qu'il administrera encore pendant vingt ans.

L'œuvre historique de M. Testut est admirablement présentée et illustrée, imprimée sur beau papier avec des caractères elzéviens. Les planches hors-texte et les gravures dans le texte ne se comptent pas. L'édition fait grand honneur à la maison Gounouilhou, de Bordeaux. L'auteur n'a rien épargné pour qu'elle fut belle. Son désintéressement est d'autant plus remarquable qu'il savait ne devoir pas rentrer dans ses fonds. Historien, M. Testut a fait de l'art pour l'art, comme, anatomiste, il a fait de la science pour la science en s'abstenant toujours d'ouvrir un cabinet à côté de son laboratoire.

Il entretenait de bonnes relations avec les docteurs Pozzi et Peyrot, comme lui princes de la science médicale et comme lui originaires du Périgord. Volontiers il les aurait suivis dans leur carrière politique. La Providence ne le permit pas. Nous devons nous en féliciter parce que l'homme politique aurait infailliblement tué en lui l'historien. M. Testut fut quatre ans conseiller municipal de Beaumont. A la mort de M. Villeréal, maire de Montferrand et conseiller général du canton, il songea à le remplacer au Conseil général de la Dordogne. Il posa bien sa candidature; mais sa haute conception de la liberté et son mépris de nos mœurs électorales firent de lui le plus mauvais des candidats. Et puis il avait compté sans la concurrence d'un obscur politicien de village. Le peuple lui préféra ce dernier. Il en fut peiné mais

non surpris. Sa carrière politique était finie avant même d'être commencée.

*
**

Rejeté par le suffrage populaire, il s'adonna encore plus à la science et à l'histoire. De la rue du Pourtanel où s'était écoulée son enfance, il avait transporté sa demeure dans la belle maison de Constantin. C'est là qu'il a écrit son histoire de Beaumont. Durant les séjours toujours plus longs qu'il y faisait, il passait des heures à l'église, contemplant ces murs vénérables qui ont vu tant de générations. D'autres fois il considérait minutieusement les remparts ou bien, en compagnie d'un ami, il visitait une localité du canton. Il ne manquait pas d'aller saluer le curé comme le représentant le plus qualifié de la science.

Dans ce canton de Beaumont, pas un sentier que le bon docteur n'ait parcouru, pas une ruine qu'il n'ait interrogée, pas une pierre à laquelle il n'ait essayé d'arracher le secret de son histoire.

Son œuvre historique touchait à son terme quand survint la grande guerre. Malgré ses 65 ans bien sonnés, il reprit du service et, avec son collègue le professeur Pitre, il dirigea à Bordeaux l'important hôpital neurologique établi dans l'école Saint-Genès. En même temps, il surveillait l'impression de *la Bastide de Beaumont*, qui parut avec le retour de la paix. Ce fut sa dernière grande joie.

Ses livres, se succédant d'une année à l'autre, témoignaient d'une ardeur toujours plus grande au travail. En décembre 1924, revenant de chez un ami, dans les Landes, comme lui passionné pour la science, il eut un accident d'auto qui l'impressionna fort. Ce fut peut-être le prélude de la crise cardiaque qui l'emporta si brusquement le 16 janvier dernier.

Ses obsèques religieuses eurent lieu le dimanche 18 janvier à Beaumont. M. le Curé doyen de Beaumont salua l'historien de l'église et de la paroisse, dont la dernière pensée avait été un hommage à la religion des siens. Au cimetière, M. le professeur Lafarjet parla avec une éloquence émue de

son maître et prédécesseur dans la chaire d'anatomie de Lyon.

Saint-Avit-Sénieur, où le bon docteur était né, et qui a une belle part dans ses libéralités, avait son mot à dire dans cette triste cérémonie. Il l'exprima par l'organe de M. Pampouille, maire de la commune et conseiller général du canton.

Le docteur Testut a légué à la Société historique et archéologique du Périgord une partie de ses biens, ses collections scientifiques et le dolmen du village de Blanc, près de Beaumont. A ce dolmen se rattache une gracieuse légende recueillie par la *Guienne Illustrée*. Une jeune bergère, surprise par l'orage, se recommande à Dieu. Aussitôt de grandes pierres se dressèrent, lui faisant comme une allée couverte. L'orage avait beau sévir : la bergère était à l'abri. D'où le nom de *Grotte de la Vierge* donné encore à ce dolmen dans le pays.

La *Société Historique et Archéologique du Périgord*, héritière de la pensée et des œuvres du docteur Testut, sera, pour sa mémoire, comme un autre dolmen de Blanc, une allée couverte, un refuge assuré, un abri protecteur. Pendant que l'oubli reprendra les célébrités et que le temps effacera tout, la *Société* aura bien garde d'oublier son bienfaiteur. De même Beaumont, jolie petite ville du Périgord, conservera précieusement le souvenir de ce fils qui lui a fait un sort unique en le dotant, par son travail et sa munificence, de la plus grande et de la plus belle des histoires.

L. ENTRAYGUES,

Aumônier de la Visitation.



LE DOCTEUR TESTUT

PRÉHISTORIEN

Originaire d'un pays où les hommes primitifs ont laissé dans les alluvions, les cavernes, les abris et à la surface du sol de si nombreuses traces de leur séjour et tant de restes de leurs diverses industries, Testut ne pouvait demeurer étranger à l'étude de la préhistoire; une autre raison devait d'ailleurs l'y conduire; son esprit éclairé était trop avide de science, ses travaux d'anatomie touchaient de trop près à l'anthropologie pour qu'il ne fut pas vite amené à compléter son étude de l'organisme de l'homme par celle de son histoire naturelle et, par suite, de ses œuvres.

Nous le voyons en effet, dès 1883, en compagnie de MM. de Bracquemont et le capitaine Masson, les heureux explorateurs de la riche station du Souci, à Lalande, faire dans les grottes de Saint-Sulpice-de-Couze, sur les bords de la Dordogne, des fouilles qui, reprises en 1885, donnèrent à leurs auteurs un assez grand nombre de silex taillés et d'os travaillés magdaléniens que Testut a décrits la même année dans les Bulletins de la Société d'anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest; on peut, par la lecture de cette description, juger du soin avec lequel il exécuta ses recherches, de la précision de ses remarques et de la sagacité que dénotent certaines de ses idées personnelles.

En 1884 il donna à la Société d'anthropologie de Bordeaux une petite étude sur « La case du Loup » ou dolmen de Langlade, commune de Saint-Amand-de-Belvès, pour réfuter l'idée émise par M. l'abbé Deschamps d'après lequel « tous les blocs qui composent le dolmen sont taillés en partie » et

que « la taille en est fine » (1), alors que pour Testut les blocs de pierre formant le monument ne présentent sous ce rapport aucune différence avec ceux que l'on voit disséminés dans les champs voisins et qui sont restés à leur état naturel.

Un peu plus tard, en 1884 et 1885, abordant une étude d'un ordre tout différent, il pratiqua, en collaboration avec MM. Dufourcet et Taillebois, le premier vice-président, le second archiviste de la Société de Borda de Dax, des fouilles répétées dans les tumulus du premier âge du fer de la région sous-Pyrénéenne. Les comptes-rendus de ces recherches qui portèrent sur un nombre assez élevé de ces tumulus, relatent les observations minutieuses qui amenèrent Testut à cette conclusion, contraire, dit-il, à ses idées préconçues, que ces tumulus ne sont pas des tertres funéraires, mais simplement des restes d'habitations effondrées, habitations dont les explorateurs ont pu reconnaître et circonscrire le sol battu, formé d'un mélange de sable et d'argile parfois recouvert d'un revêtement, sorte de pavage en galets, sur lequel on retrouvait l'emplacement de lits ou de sièges ainsi que des tessons de poterie à usage domestique, et que si on y a rencontré parfois des urnes en terre contenant des cendres et des fragments d'os humains accompagnés de débris d'armes ou instruments en fer, il s'agissait toujours d'anciennes habitations qui, avant leur effondrement, avaient été transformées en lieu de sépulture.

Frappé de constater que dans l'inventaire des monuments mégalithiques dressé par la Société d'anthropologie de Paris la Dordogne figurait en blanc dans la colonne réservée aux polissoirs, et persuadé que cette indication négative n'était qu'une simple lacune, Testut s'attacha à la faire disparaître; il y réussit et les « Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme » (2) ont publié le résultat des fructueuses investigations qu'il entreprit pour retrouver dans le département

(1) Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, tome IX, année 1882, p. 322.

(2) 3^e série, tome III, 1886, février.

les polissoirs qui, d'après lui, ne pouvaient manquer de s'y trouver. Il en signale d'abord deux importants conservés au Musée de Périgueux; un autre aux Vignes, commune de Monsac; au Camp-de-César de la Bessède, en face de la ville de Belvès, il voit « deux immenses blocs de grès ferrugineux présentant sur leur face supérieure les rainures caractéristiques des polissoirs »; il en mentionne un troisième qui depuis longtemps a été enlevé, transporté dans le département de l'Oise et placé dans la collection de M. Durieux; il retrouve près de Saint-Cyprien le « Roc des Sorcières » signalé par M. de Mourcin dans ses notes de voyage, puis les polissoirs de Carves, etc., etc... En résumé, il constate que « le département de la Dordogne possède encore sur son sol, dans les Musées ou dans les collections particulières : 1° seize polissoirs entiers, la plupart de grandes dimensions...; 2° vingt-neuf polissoirs à l'état de fragments plus ou moins volumineux » et il affirme sa conviction que ces chiffres ne sont pas définitifs.

Soucieux d'assurer autant que possible la conservation de ces antiques monuments du passé, Testut en acquit plusieurs qu'il fit transporter dans le beau jardin de son habitation de Beaumont; ils sont aujourd'hui, suivant son désir, placés dans la cour du Musée du Périgord.

Testut caressa quelque temps l'idée de dresser une carte des stations préhistoriques de la Dordogne, et, vers 1887, il chercha à réaliser son projet; mais comme d'autres avant lui, il fut vite arrêté dans cette voie par l'impossibilité matérielle de fixer, sans une détermination personnelle faite sur place, l'emplacement exact des centaines de stations qui auraient figuré sur cette carte.

En octobre 1888, Testut se trouvait en villégiature dans les environs de Périgueux quand il apprit par hasard la découverte que Hardy et moi venions de faire d'un squelette humain enseveli sous les foyers magdaléniens de Raymondén, commune de Chancelade, dont nous poursuivions ensemble depuis un an l'exploration; vivement intéressé, il vint immédiatement pour voir avec nous l'emplacement et les conditions de gisement de ces précieux restes et, spontanément,

nous offrit de faire lui-même la restauration et l'étude anatomique de ce squelette; nous ne pouvions désirer mieux et fûmes tout heureux de le lui confier; un an après, le « Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon » publiait, tome VIII, 1889, sous ce titre : « Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade », un travail de premier ordre et bien tel qu'on était en droit de l'attendre du consciencieux et éminent anatomiste, travail qui fut vite apprécié dans le monde entier comme il le méritait (1).

A cette époque, les anthropologistes ne possédaient que bien peu d'ossements humains préhistoriques; l'âge de plusieurs n'était pas certain et le mauvais état de la plupart des autres n'avait pas permis d'en faire une étude complète; autant qu'on en pouvait juger, les plus anciens appartenaient à la race de Néanderthal ou lui étaient apparentés; ceux de l'âge du renne étaient tous rattachés à une race très différente que Broca, Quatrefages, Hamy, etc..., appelèrent la race de Cro-Magnon.

Tout d'abord Testut établit que la position dans laquelle avait été trouvé le squelette de Chancelade était une position forcée, incompatible avec l'idée d'un ensevelissement accidentel et qui démontrait au contraire indiscutablement qu'il y avait eu sépulture intentionnelle, fait d'une grande portée, car il réduisait à néant une théorie alors assez en vogue d'après laquelle l'homme préhistorique ne se serait nullement préoccupé de ses morts.

Puis il étudia son sujet pièce à pièce; pour chacun des os il fit de multiples mensurations et comparaisons auxquelles il se livre avec le soin le plus minutieux mis au service de sa grande science, ce qui l'amène à reconnaître que le squelette de Chancelade appartient à une race toute autre que celle de Cro-Magnon dont il s'éloigne par la taille, par certains détails de la forme du crâne et par d'autres caractères qu'il précise et que, parmi les races actuelles celle qui s'en rapproche le plus est celle des Esquimaux de l'Est, qui pour-

(1) Le Bulletin de notre Société a publié : tome XVI, année 1889, p. 340 et suivantes, un abrégé du travail de M. Testut.

raient bien être les descendants des Magdaléniens de Chancelade, supposition justifiée par les ressemblances anatomiques, le mode d'existence dans un climat analogue, l'outillage, etc...

Les conclusions de cette si remarquable étude n'ont jamais été contestées par personne; cette simple constatation suffit pour en affirmer l'exceptionnelle valeur.

Pendant son séjour à Bordeaux, Testut avait projeté d'ajouter à son cours d'anatomie des leçons d'anthropologie préhistorique; pour l'accomplissement de cette tâche et afin de pouvoir bien faire connaître à ses auditeurs les armes, outils, instruments divers des primitifs habitants de notre pays, il dût en former une collection dont ses récoltes et fouilles antérieures lui avaient déjà fourni de nombreux éléments; mais absorbé sans doute à Bordeaux, comme ensuite à Lille et à Lyon, par ses travaux purement anatomiques, Testut ne put donner suite à ce projet et sa collection, quoique déjà intéressante, ne fut pas utilisée dans ce sens comme il l'avait espéré. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il ait beaucoup cherché à l'enrichir et elle est restée composée de pièces plus nombreuses que choisies. Il y tenait cependant; le soin qu'il a pris de la conserver pendant de longues années, le don qu'il en a fait, en septembre 1924, au Musée du Périgord par l'intermédiaire de notre Société (1), prouvent que ni sa grande œuvre d'anatomiste, si vaste et si féconde, ni plus tard ses longues et patientes recherches d'historien, ne lui firent oublier les lointaines origines de la petite patrie qui lui tenait tant au cœur et dont il fut l'un des plus illustres fils.

M. FÉAUX

Conservateur adjoint du Musée du Périgord.

(1) Voir Bulletin, tome LI, 1924, séance du 4 septembre, p. 222 et suivantes.

